

## LA COUPE

Quelque soit le lieu, l'instant et les individus, malgré la diversité des situations, des degrés de lumières et d'ombres dépeignent ces scènes quotidiennes sans bruit ni fureur.

Ces photographies témoignent d'une obstination sur des intensités lumineuses semblant venir d'une seule lumière blanche qui se contraste d'elle-même sur les peaux, les tissus ou les objets et confond les matières dans le cadre de la photographie.

Contrairement à une forme d'art photographique qui s'attache à capturer un instant et bien que ce qui se donne à voir nous soit familier, ces scènes ordinaires semblent flotter hors d'une durée et d'un lieu. Ces intensités de lumière fondent toute la scène ordinaire dans un vrai drame : le retrait du temps existentiel usuellement saisi dans les photographies de scènes quotidiennes. Toute chose devient degrés de lumière et entraîne la photographie dans une tension entre ce qui nous émeut - une scène dont nous pourrions faire l'expérience ordinaire - et une dimension mentale qui forme des images où il n'est question que de lumière et de retrait du temps vécu.

Ce n'est plus l'instant capturé qui est désiré par Catherine Guilhou mais des *matières-lumières*, et pour se faire, la coupe dans la prise de vue originale est essentielle. Ces cadrages confirment la part singulière de ce travail, le désir d'une matière-lumière. Toute une part du processus de création s'oriente dans ce désir. Le cadre ne se met pas à disposition des individus mais des intensités sensibles qui transforment la matière. Jamais une forme entière se donne à voir mais au contraire des bouts de membres, de visages s'étendent jusqu'aux limites de la coupe. Le cadre tranche dans le vif des matières, des corps, et des visages sans aucune préoccupation pour leur visibilité ou leur présence.

Catherine Guilhou prend du temps à cadrer de manière intuitive : la répétition de cet acte radical souligne une véritable connaissance affective d'un *devenir-lumière*. C'est en coupant au rasoir numérique que les sujets se présentent au regard. S'il y a encore une figure à voir dans ces photographies, c'est celle de ce cadre-guillotine qui étalonne ce qui n'a plus aucune forme « étendue » dans l'image photographique.

Il nous semble que les affects de la plasticienne, plus que de la photographe, arrivent à maturité et fonctionnent à pleine puissance. A mesure de la pesée de la précision numérique, elle a pu en tirer tous les bienfaits parce que son œil savait par affect ce qu'il cherchait : des intensités de lumières qui confondent matières, sujets et instants ordinaires. C'est, nous semble-t-il, le propre de l'art : rendre paradoxalement la part intuitive de notre puissance à chercher de la grâce au seuil des émotions.

**Frédéric Saint-Cricq**, Docteur en architecture.

# LE CADRE DES CHOSES

Exposition

Catherine Guilhou

Photographies

Hôtel de Tauriac

Millau

Pour accompagner cette exposition, C. Guilhou a demandé à trois amis et auteurs, de partager leurs ressentis vis à vis de sa pratique plastique.

Les trois textes ci après sont le fruit de ce travail d'écritures.

## PEAU-FINAGE

Entrer dans l'univers des images de Catherine Guilhou, c'est entrer dans un monde de chair, de tissus, de plis, de sensualité.

Si de courts voyages nous entraînent vers des espaces extérieurs, vides ou habités, noirs et blancs ou écrasés d'abandon et de traces, les voies qui conduisent à la rencontre des êtres captés par l'objectif sont des univers clos, intimes, parfois parcourus de brins de nature, herbes, feuilles.

La découverte des corps, des peaux, des mains, des genoux et surtout des épaules, offrent des chemins à suivre au fil de la lumière et de l'ombre, des taches et des grains, que quelques attaches, nœuds ou bretelles, invitent à attraper, ou se défendent, entre abandon et pudeur, pour maintenir la distance des sens, de la retenue.

Omniprésents, les tissus - draps, couvre-lits, rideaux, vêtements, oreillers, chaussettes, lingerie – posent les limites de nos regards, livrant cuisses, jambes, bras, poitrines, dos, hanches, dans un recul et une réserve, posés comme des barrières souples et mobiles.

Les mains se délivrent, s'échappent, se donnent par morceaux - traces de vernis rouge – nues de bijoux, de décor. Les moins farouches se saisissent d'assiettes et de verres surtout, pour trouver et croiser celles des autres. On pense entendre les bruits de ces croisements, à l'ombre des étés écrasés de soleil et de chaleur, où les ombres jouent à cache-cache que Catherine capte discrètement, amicalement, chaleureusement.

Elle nous offre le privilège de pousser une porte, pour saisir ces discrètes gouttes de sueur qui perlent, ces manches retroussées sur une peau brunie ou des peaux blanches cachées. L'eau vient rafraîchir, en faisant des détours par du sable, de la terre, de la pierre, du bois et des peaux encore.

L'humain se cache ou se révèle, joue ou se protège, s'infiltré ou observe, s'étend ou croise les membres, s'apaise dans les plis....

Chaque morceau est l'un de nous, de nos proches. Je regarde mon épaule, dans l'ombre ou la lumière, qui cherche une complicité avec une autre, laquelle, où, pourquoi ?

Les photos de Catherine Guilhou nous invitent à la complicité, au rapprochement, à la confiance, au peaufinage de nos relations.

**Malika BORDES-BOUDELLAL**, ethno-muséographe.

## TOPOS

Au premier regard, les photographies de Catherine Guilhou se donnent immédiatement comme fragment, manque, coupure, désignant ainsi ce qui ne peut ou se veut montrer, ce qui se dérobe ou se refuse. Passé le premier moment de désarroi du rationnel attendu, en deçà de la coupure, l'ensemble finit cependant par dire ce qu'il soutire au silence : un visible paradoxalement énigmatique et familier. Rien d'ésotérique ou d'hermétique en effet dans ces énigmes, mais une invitation à une rêverie poétique d'un quotidien familier. Souvent soumis au symbolisme universel de l'ombre et de la lumière, le poème des corps émerge abruptement au jour solaire sculptant ses volumes saillissant de la nuit intime, ciselés par une clarté artificielle. Que ce soit, par exemple dans *Un jour à Frontignan* ou *Un soir au 40* en octobre, ces clairs obscurs semblent n'exister que pour suggérer les plaisirs de vivre les moments simples d'une existence heureuse.

Jouant non seulement sur l'énigme, un autre des secrets de cette rêverie poétique réside dans la suspension des gestes dans une atmosphère de quiétude. Immobilisé, le temps laisse alors à loisir l'imagination contempler des instants d'une intimité préservée de tout mouvement dont on sait son ingratitude à l'égard de la beauté. Dans *La révélation de Clara C*, pas de tumultes narratifs, de vaines attitudes, de frivoles couleurs, de drames expressionnistes, mais un chant sobre et muet, une mélodie murmurée et close. Ainsi aboli, le mouvement cède place au silence propice à la conscience de la douceur de l'instant et préserve et révèle tout à la fois l'épaisseur et l'énigme à l'intuition de chacun d'entre nous.

À ces silences et immobilités, une langueur pudique vient également s'ajouter comme une invitation oblique à ce rêve poétique. Aucun exhibitionnisme, mais au contraire des scènes résolument contraires aux indiscretions voyeuristes. Que ce soit dans *Nuit à l'hôtel* ou *Un jour à Pegasus en février*, rien ne dissimule ni même permet d'imaginer une quelconque luxurieuse situation. L'intention est à souligner. Dans une société où l'intime est surexposé et l'intrusion des regards sans limites, c'est l'immanence, ici, de la pudeur qui prévaut. Rien d'irrévérencieux, de provocateur, de duplicité, mais au contraire une suggestion suave, une empathie évidente pour ces corps livrés à la nature comme dans la série *Plage* ou *piscine* où la lumière caresse les jambes et les bras de corps enfantins s'activant aimablement dans la chaleur du sable et de la mer.

Cette innocence pudique si prégnante dans toutes les séries, n'en dévoile pas moins des émotions et n'exclue pas la sensualité. En particulier dans *En été (on est bien)* ou dans *Un jour en été*, un autre secret poétique court sur la peau, dans le charme du sensoriel plus que dans le rationnel documentaire qui peut, entre parenthèses, tenter chacun de nous de partir à sa recherche tant on peut être habitué à ne pas voir l'art dans la photographie. Ainsi, la peau est en effet le topos, le thème récurrent dans chaque série, le lieu magique, le tissu primaire, la surface où se jouent invinciblement d'indicibles émotions venues des profondeurs psychiques autant que les perceptions les plus extérieures. Pont d'échange mental et écran physique, sur elle s'affiche le goût d'une volupté de vivre que le sommeil trahit et que la lumière avoue.

Il en est ainsi de cette exposition de Catherine Guilhou : le regard artistique a effleuré et capturé les lieux concrets où l'imaginaire poétique s'est infusé. Il en résulte une impression tout à la fois très douce et très frappante qui donne à ces photographies tout son (leur ?) intérêt.

**Alain Troyas**, Docteur en philosophie et agrégé en arts plastiques.